



Zoli

Colum McCANN

ISBN : 978-2-264-04750-2

352 pages

Prix : 7,90 €

SLOVAQUIE

2003

Il longe le lit du ruisseau et l'immonde paysage se révèle peu à peu, les seaux renversés dans un coude plus loin, le landau cassé dans les mauvaises herbes, le baril de pétrole qui tire une langue rouillée, la carcasse d'un frigo dans les ronces.

Le chien qui vient renifler le devant de la voiture a comme la peau recousue sur les os. Encore une seconde, et les gamins déboulent, se massent contre les vitres. D'un coude qu'il voudrait nonchalant, il abaisse les clenches aux angles des portières. Il y a un môme assez agile pour sauter sans un bruit, empoigner les deux essuie-glaces et s'étaler sur le capot. Deux autres s'accrochent au pare-chocs arrière et se laissent traîner, pieds nus dans la gadoue. Les filles courent de chaque côté, le nombril à l'air dans leurs jeans taille basse. L'une d'elles tend un doigt en riant, puis s'arrête, net, muette. Le gamin du capot glisse par terre, les patineurs lâchent le pare-chocs, et la rivière est soudain là, boueuse, rapide, inattendue. Un coup de volant brutal, les mûriers grattent les vitres, le chiendent craque sous les essieux, mais la voiture retrouve le chemin. Les enfants rapploquent à toutes jambes en poussant des cris.

Courbées sur la rive opposée, deux vieilles femmes se redressent avec un sourire en coin, hochent la tête et recommencent à frotter sur les galets des draps gorgés de lessive.

Un autre virage serré, une haie d'arbres comme un mur aveugle, un cageot à salades crevé dans l'herbe haute, et là, de l'autre côté d'une passerelle branlante, une ruine, se trouve le camp des Gitans, rejeté sur une île au milieu de la rivière : on dirait qu'elle préfère la contourner. Des baraques, des cabanes sans fenêtres. Tuyaux dentelés, bois disparates, des

(Publié par Weidenfeld & Nicolson, Londres)

© Colum McCann 2006. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des Éditeurs, 2007, pour la traduction française.

foulards de fumée au-dessus des cheminées, des toits rapiécés en tôle ondulée, grêlés d'antennes satellite. Dans les branches d'un arbre, au fond, un manteau bleu claque au vent.

Il gare la voiture hors du chemin, tire le frein à main, fait semblant, un instant, de chercher quelque chose dans la boîte à gants, fouille bien alors qu'il n'y a rien, rien là qu'une seconde de répit. Derrière les vitres, les visages des gamins. En ouvrant la portière, il entend brusquement la dizaine de radios qui, de l'autre côté, gueulent simultanément des chansons slovaques, tchèques, américaines.

Aussitôt les mômes lui tâtent les manches, lui auscultent les côtes, lui palpent les poches. Il a l'impression d'être lui-même une douzaine de mains. Il les repousse d'un geste, crie :

— Ouste !

La voiture oscille en cadence : encore un gosse qui saute sur le pare-chocs.

Il gueule :

— Ça suffit, maintenant !

Les garçons haussent les épaules dans leurs vestes en cuir. Les filles aux chemisiers ouverts reculent en ricanant – leurs dents immaculées, le vif-argent dans leurs pupilles. En débardeur, le plus grand des garçons s'avance.

— Robo, dit celui-ci en bombant le torse.

Poignée de main, il prend le jeune homme à part, lui murmure quelques mots à l'oreille.

Il aimerait ignorer cette odeur forte de laine mouillée et de tabac brun. Trente secondes pour conclure un marché : cinquante couronnes, Robo l'emmène voir les aînés, et, pendant ce temps-là, qu'on ne touche pas à la voiture.

L'adolescent met en garde sa petite bande, file une taloche au gamin du pare-chocs arrière. Puis ils s'en vont vers la passerelle. De nouveaux enfants arrivent le long de la rivière, certains tout nus, certains en couche-culotte, une fille en tongs sous des lambeaux de robe rose, et c'est la même qui semble finalement être partout, belle, ébouriffée, les yeux noirs comme du charbon. Seules leurs chaussures sont différentes.

Il regarde les mômes passer le petit pont, des hérons en file indienne, le talon lourd, l'orteil en l'air, le corps léger. Les plaques de métal tressaillent sous leurs pas. Il glisse sur une planche de contreplaqué, vacille, cherche à se rattraper quelque part, mais il n'y a rien. Les gamins rigolent, une main sur la bouche – de tous les ânes qui sont passés par là, il doit bien être le plus con, se dit-il. Il sent le poids qu'il porte sur lui : les deux bouteilles, le bloc-notes, les crayons, les cigarettes, le petit appareil photo et le minuscule magnétophone, planqués dans et sous ses vêtements. Il ajuste sa veste en arrivant au bout de la passerelle, saute au-dessus du dernier trou, atterrit dans la boue à vingt mètres d'une baraque. Il lève les yeux, respire un bon coup, mais ses veines vibrent comme des cordes de piano, le cœur tape dans sa poitrine, il n'aurait jamais dû venir seul. Journaliste, slovaque, quarante-quatre ans, passablement gras, mari et père, le voilà prêt à s'enfoncer dans un campement de Gitans. Le pied dans une flaque, il se rappelle qu'il a chaussé des mocassins. Quel imbécile. S'il fallait partir en courant ?

Il voit en approchant les mines patibulaires des types adossés au montant des portes. Les femmes ont les mains croisées sur le ventre. Il cherche leur regard, qui le transperce et va se poser au loin, à des kilomètres de lui. Bizarre, pense-t-il, qu'on ne lui pose pas de questions. Peut-être le prend-on pour un policier, un employé des services sociaux, un contrôleur judiciaire, n'importe quel peigne-cul missionné par les autorités.

Une brève sensation de puissance tandis que Robo l'entraîne dans ce dédale de boue.

Des portes sur des tréteaux. Des rideaux de toile brute. Suspendues aux chambranles, des bouteilles vides de *cucu* servent de carillons. Des bouts de bois par terre, des paquets de céréales éventrés, des bâtons de sucette et des tessons de verre. Des os d'animaux broyés. Il aperçoit des bébés endormis dans des hamacs sous des tourbillons de mouches. Il est prêt à

(Publié par Weidenfeld & Nicolson, Londres)

© Colum McCann 2006. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des Éditeurs, 2007, pour la traduction française.

sortir son appareil photo, mais le flot des enfants l'emporte. Les portes se referment en vitesse. Les ampoules nues s'éteignent. Il remarque les tapis aux murs et, au-dessus des étagères vides, les portraits du Christ, de Lénine, de Marie Madeleine, et celui de saint Jude éclairé par de petites bougies rouges. Partout la musique enfle, pas d'accordéon, pas de harpe, pas de violon, mais dans toutes les cabanes la radio ou la télé à fond, et ça n'en finit pas de gueuler.

Robo se penche et lui crie à l'oreille :

— Par ici, l'Oncle, suis-moi.

Il entrevoit le monde qui le sépare de cet étrange gamin à la peau mate. Lequel contourne une bicoque carrée, la plus grande. L'antenne satellite neuve étincelle sur le toit. Il frappe lui-même à la porte en contreplaqué, qui s'entrouvre lentement. Il y a à l'intérieur une assemblée de huit, neuf, peut-être dix hommes. Comme une chambre haute des corbeaux, qui lèvent les yeux vers lui. Quelques-uns hochent la tête, ils poursuivent leur partie de cartes – le jeu de l'indifférence, et il le sait, il y a joué lui-même dans d'autres coins du pays, clapiers de Bratislava, ghettos de Prešov, taudis de Letanovce.

Il remarque deux femmes aux yeux écarquillés, qui l'étudient depuis le fond de la pièce. Une main le pousse par le creux des reins.

— Je vous attends là, monsieur, dit Robo, et la porte grince derrière lui.

Il examine tout, le plancher impeccable, les tablettes bien rangées, la blancheur d'une chemise sous le crochet au plafond.

— Jolie maison, dit-il, se trouvant aussitôt crétin.

Il s'empourpre, se redresse. Dans un angle est assis un homme large d'épaules, dur, la mâchoire carrée, les cheveux en bataille après une nuit de mauvais sommeil. Il se rapproche, lui annonce à voix basse qu'il est journaliste, il est là pour un article, il aimerait rencontrer les anciens.

— Nous sommes les anciens, dit l'homme.

— Bien, fait-il en tâtant sa veste.

Il fouille dans ses poches, en sort un paquet de Marlboro. Idiot, pense-t-il, il aurait dû l'ouvrir avant. Les autres l'observent en silence. Ses mains tremblent, la sueur goutte sur son front. Il tire sur le filament, détache la cellophane, dégage trois cigarettes au bout filtre incertain.

— Je voudrais simplement parler, dit-il.

L'homme prend une cigarette, attend qu'on la lui allume, crache la fumée sur le côté.

— De quoi ?

— Du passé.

— Ouh, c'est long, le passé, fait l'homme en s'esclaffant.

Le rire se répand dans la pièce, hésitant au départ, puis les femmes s'en emparent et la tension se relâche à mesure qu'il grossit.

Voilà qu'on lui tape sur l'épaule, alors ses lèvres s'étirent et il sourit, et les hommes se mettent à parler d'une voix basse qui monte progressivement dans les aigus, avec un débit rapide, musical, rocailleux. Il y a semble-t-il des mots de romani et, d'après ce qu'il comprend, son interlocuteur s'appelle Boshor. Il tend le bras, jette le paquet sur la table, et les autres se servent sans empressement. Les femmes approchent, l'une d'elles tout à coup jeune et belle. Elle se penche pour prendre du feu, il détourne les yeux pour ne pas voir le léger balancement de ses seins. Boshor montre le jeu de cartes :

— On mise de quoi manger, un peu de quoi boire aussi.

Boshor tire encore une bouffée de sa cigarette, et puis :

— Pas qu'on boive tellement, de toute façon.

(Publié par Weidenfeld & Nicolson, Londres)

© Colum McCann 2006. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des Éditeurs, 2007, pour la traduction française.

Du tac au tac, le journaliste ouvre le col de sa chemise, la déboutonne sur ses bourrelets, sort sa première bouteille comme un trophée. Boshor la prend, la tourne entre ses doigts, hoche la tête, débite une tirade en romani qui déclenche de nouveaux rires.

Le Slovaque suit des yeux la jeune fille qui se dirige vers une étagère. Elle saisit une boîte d'acajou avec un fermoir en argent, qu'elle ouvre en grand. Un service à café en porcelaine. Elle pose les tasses, débouche la bouteille. Il remarque qu'on lui donne la seule qui ne soit pas ébréchée.

— Santé, dit doucement Boshor en se calant sur son siège.

Ils trinquent et Boshor se penche à nouveau. Un chuchotement :

— On joue de l'argent aussi, l'ami. Les cartes, c'est un jeu d'argent.

Sans broncher, le Slovaque plaque deux cents couronnes sur la table.

Boshor les ramasse, les fourre dans son pantalon, sourit, envoie la fumée de sa cigarette au plafond :

— Merci, l'ami.

On range les cartes et on se met à boire sec. Il n'en revient pas d'avoir Boshor si près de lui, leurs genoux se touchent, la main est noire sur la manche de sa veste, il se demande comment il va nager dans cette mer de secrets – à commencer par leur slovaque, un dialecte des campagnes, difficile à comprendre. La deuxième bouteille atterrit bientôt sur la table. Il la pose d'un geste calme et précis, comme s'il laissait entendre qu'elle était déjà là. Les verres se vident et ils lui parlent de maires corrompus, de bureaucrates véreux, de subventions et de chômage, de Kolya qui s'est pris une volée de coups de pelle la semaine dernière, des bars dont on leur interdit l'entrée. « Merde, à cinquante mètres, on nous envoie promener ! » Ils savent ce qu'un journaliste a envie d'entendre. Même les Gitans ont des phrases toutes faites, les mots prêts dans la bouche, pense-t-il, comme si ça devait l'étonner – *racisme, intégration, scolarité, droits des Roms, discrimination*. Et tout ça, c'est du vent, évidemment, mais ça le mène quelque part, ils sont plus loquaces sous l'effet de l'alcool, c'est un concert de voix, et ensuite une histoire de moto confisquée par les flics.

— À chaque fois qu'un truc est volé, il faut que ça soit nous, dit Boshor en s'inclinant vers lui, les yeux injectés de sang, un peu rouges, un peu jaunes. C'est toujours nous, pas vrai ? Comme si on n'avait aucune fierté !

Il écoute en hochant la tête, gigote sur son siège, fouille dans le silence pesant, offre une autre tournée de cigarettes, éteint l'allumette nerveusement.

— Et les motos ont remplacé les chevaux ?

Il est assez content de lui, mais Boshor répète sa question, pas une fois mais deux, la plus jeune des filles s'esclaffe, les hommes se tapent sur les cuisses.

— Eh, mec, on n'a même plus de brides pour les canassons, tu sais.

Les rires reprennent de plus belle, mais il insiste, enfin, les chevaux sont depuis toujours associés aux Roms ?

— L'héritage, la tradition, la dignité...

La chaise racle le sol et Boshor se penche encore :

— Je t'ai dit, mon gars, on n'en a plus, des chevaux.

— Autres temps, autres mœurs, quoi ?

— C'était mieux à l'époque des communistes, dit Boshor en jetant sa cendre vers la porte. C'était le bon temps.

Alors son cœur bondit, un instant d'ivresse, il lui suffit d'à peine se rapprocher pour avoir Boshor dans le creux de sa main, tous les journalistes savent faire ça.

— Ouais, à l'époque des communistes, on avait du travail, on avait des maisons, on avait à manger, on nous tapait pas dessus, l'ami, non. Que mon cœur noir cesse de battre si je mens.

— Vraiment ?

(Publié par Weidenfeld & Nicolson, Londres)

© Colum McCann 2006. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des Éditeurs, 2007, pour la traduction française.

Hochant la tête, Boshor sort d'un portefeuille délabré une vieille photo d'une *kumpania* sur une route de campagne. Les hommes sont élégants, les femmes portent de longues jupes. Sur le toit d'une roulotte, un drapeau rouge avec faucille et marteau flotte au vent.

— Mon oncle Jozef.

Il prend la photo, la tourne dans le bon sens et, doux Jésus Marie, il se mordrait les doigts de n'avoir pas enclenché son magnétophone, car c'est maintenant que ça se passe. Comment mettre la main dans la poche sans attirer l'attention, ne verront-ils pas le voyant rouge sous sa veste, et quand va-t-il poser les vraies questions ? Il veut leur dire qu'il est là pour Zoli, vous savez, Zoli, elle est née près d'ici, une Tzigane, poétesse, elle chantait, communiste elle aussi, membre du parti, elle voyageait jadis avec les harpistes, elle a été bannie, son nom, sa musique vous disent-ils quelque chose, *Nous chantons pour sucrer l'herbe morte*, l'avez-vous vue, se souvient-on d'elle, *Des fêlures, des brisures, je fais mon nécessaire*, est-elle maudite, lui a-t-on pardonné, a-t-elle laissé une trace, *Non, jamais, jamais qui m'appelle du doigt ne sera droit*, vos pères vous ont-ils raconté l'histoire, vos mères l'ont-elles chantée, l'a-t-on laissée revenir ?

Mais lorsqu'il prononce son nom, lorsqu'il s'avance pour dire : « Avez-vous entendu parler de Zoli Novotna ? », l'air se fige, les verres se baissent, les cigarettes s'immobilisent devant les lèvres, le silence caracole.

Boshor répond en regardant la porte :

— Non, je ne connais pas ce nom-là. Tu as compris, nuque épaisse ? Et même si je le connaissais, on n'en parlerait pas.

(Publié par Weidenfeld & Nicolson, Londres)

© Colum McCann 2006. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des Éditeurs, 2007, pour la traduction française.